



Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N.º 2 près le passage de l'Opéra.

Coupe de cheveux par M. Nardin, Redingote à revers croisant, Gilet de piqué, Pantalón de casimir.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2 près le passage de l'Opéra.

Canne de Joconas plissée à petits plis jupon en laine Ecossaise, Des Magasins S^t Anne

Chapeau de gros de Naples orné de rubans de couleurs,

5349

Moi ennuieusement

(V^e ANNÉE.)N^o XXIII.—TOME IX.

177

25 OCTOBRE 1825.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois,
dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

UN de ces hommes charmans qui ont de si beaux cheveux,
des regards si voilés, un de ces messieurs à bonne fortune,
bonne fortune qui leur a coûté les trois quarts de la leur, vint
me déclarer ces jours derniers qu'il voulait en finir avec le
plaisir, qu'il allait décidément se marier. — Hélas ! si jeune
encore, et déjà si vieux, que va-t-il offrir à l'hyménée,



pensai-je en examinant cet homme qui fut deux ans le coryphée de la mode ? le reste d'un riche patrimoine et les traces d'une belle figure ; un nom chevaleresque et des airs cavaliers ; un vieux château, de nouveaux amis, des succès de salon, mille charmans souvenirs et aucuns désirs !... voilà sur quels débris va se fonder peut-être le bonheur de quelque gentille pensionnaire jouant encore au fond de son couvent ! On franchira les grilles pour l'avertir qu'elle a seize ans, que l'hymen la réclame, et alors l'homme à bonnes fortunes tombant à genoux d'un air de protection, la reçoit toute rose, toute fraîche, toute riante, et ne connaissant de l'amour et du mariage que les noms placés par hasard dans son *Histoire ancienne*.

Voilà les réflexions que m'inspira Théophile, en m'annonçant ses futurs projets ; mais comme, après avoir été un dévoué courtisan, il voulait devenir un généreux mari, je dus à l'instant même consentir à présider au choix des cachemires, des bijoux destinés à sa corbeille ; et, faisant de suite trêve de moralité, je me contentai de me rappeler dans cet instant une vieille maxime gauloise signifiant que « le mariage est une porte par où la femme passe pour entrer dans le monde, et le mari pour s'en retirer : la cloche nuptiale sonne la retraite pour l'un et le réveil pour l'autre. »

Dans les différentes tournées que je fis avec Théophile, j'appris que le barège sera remplacé cet hiver par une gaze dite de *Braganza*, en *poil de chèvre* ; les couleurs les plus vives sont employées pour cette nouveauté ; les échantillons que nous avons vus chez M. Burly, rue de Richelieu, n° 89, nous en donnent une idée des plus avantageuses.

Des *satins écossais* et des *étoffes cachemirées* même genre seront les étoffes portées par les plus élégantes de nos dames, pour remplacer la cotonnade, qui n'est déjà plus de saison.

La couleur *Oiseau de Paradis* est décidément une des plus jolies pour robes de soirées.

Nous avons déjà annoncé que les chapeaux en velours nuancé auraient la vogue cet hiver ; nous en avons vu quelques-uns qui étaient ombrés, noir et feu, gris et vert,

lilas et feu; deux bouquets de petites plumes frisées, dont les couleurs sont assorties à celles du velours, sont toujours placés sur ces chapeaux, un à gauche, un peu sur le devant, et l'autre en arrière de la passe, retombant un peu sur le côté droit. Il paraît que l'on portera aussi les chapeaux en velours écossais, qui auront la même disposition d'ornement.

Sans doute que le soleil d'automne est plus à redouter pour le teint que le soleil d'été, car on aperçoit une bien plus grande quantité de voiles verts en *gaze brillantée*, que l'on n'en a vu au milieu de la belle saison.

Non seulement la *gaze brillantée* s'emploie généralement pour les voiles blancs ou verts, mais les dames l'adoptent pour les collerettes qu'elles portent avec les robes d'automne. Les modistes la recherchent aussi pour en former des petits bonnets ou des berrets en gaze de différentes couleurs.

Dans un moment où les dames s'occupent à renouveler leurs parures d'hiver, nous croyons qu'il leur sera utile d'apprendre que M^{me} Dulphy, déjà si avantageusement connue pour le blanchissage des blondes de soie, vient encore de perfectionner son apprêt déjà supérieur à tous ceux qui existent. Rien de plus parfait, de plus durable que la blancheur, le brillant et l'éclat de ses blondes; ses prix sont les plus modérés, et sa demeure est toujours rue du faubourg Saint-Denis, n° 93, en face le passage du Désir.

M. J.-Ant. Barde aîné, Palais-Royal, dont les élégans vantent le goût et la coupe, vient, dit-on, de faire une révolution... dans la forme des habits d'hiver. Cette nouvelle ne peut manquer de faire sensation parmi les amateurs de la mode, et surtout de la mode qui réunit l'agréable et l'utile.

Le Petit Courrier des Dames publiera le mois prochain la gravure d'un nouveau genre d'habit de la façon de M. Barde.

Il est venu jusqu'à nous que la forme de cet habit préservera les promeneurs de bon ton de l'influence rigoureuse de l'hiver. Que vont dire les médecins?

MÉDOR (1).

(Suite et fin.)

Au bout de quelques jours , je dirigeai mes pas par hasard vers l'arbre de Cracovie. Médor , déjà parfaitement acclimaté à l'étude de procureur , me suivait de près et me dépassa bientôt pour aller en jappant se placer sur un banc où se trouvait une jeune personne , dont la mise , tout à la fois modeste et piquante , attira mes regards. Je refermai au plus vite mes *Coutumes de la province de Normandie* que je tenais à la main , et , relevant la tête , baissant la pointe du pied , j'allai me placer auprès de la colombe sensible qui venait , à mon avis , au Luxembourg avec d'autres intentions que celles de prendre le frais.

Uné femme de vingt ans et un jeune homme de dix-huit ont bientôt entamé la conversation. Nous causâmes en effet longuement : j'appris que je parlais à M^{lle} Rosalie Leblanc , ouvrière éventailiste ; M^{lle} Rosalie Leblanc apprit à son tour qu'elle avait affaire à M. Jacques Durand , clerk de procureur. La conversation s'anima par degrés , et plus d'une fois nos yeux se rencontrèrent , nos cœurs s'entendirent ; mon livre , que je retournais entre mes mains , pour avoir un maintien , tombait souvent , et des mailles du bas que M^{lle} Rosalie tricotoit , s'échappèrent. Un homme âgé , que M^{lle} Rosalie me dit être son père , arriva enfin pour mettre un terme à notre embarras réciproque. Nous nous séparâmes , non sans nous être promis de revenir le lendemain à la même heure.

L'amour m'avait frappé d'un coup mortel ; j'étais amoureux fou , et Rosalie semblait être au moins aussi blessée que moi. Les soupirs , les billets doux , les brouilles , les rendez-vous nocturnes allaient leur train ; mais pour cacher , autant que possible , au vulgaire , et nos amours et nos plaisirs , et surtout de crainte d'épouvanter le père de Rosalie (fort chatouilleux sur le point d'honneur) , nous fîmes de Médor notre *Mercurie galant*. Son collier , dans lequel j'avais découvert un secret , renfermait mes lettres à mon amie , et recélait ses réponses. Au moindre signe , ce facteur nouveau s'élançait dans la rue , portait ma missive , et revenait aussitôt m'en rapporter la réponse. Chose remarquable ! c'était la Fidélité , cette fois , qui faisait les affaires de l'Amour.

Tout entier à la conquête que j'avais faite , je négligeai fureusement la pratique et le Palais. Ma charmante amie , dont l'esprit , les connaissances m'étonnaient souvent , ne m'encou-

(1) Voir le Numéro du 15 octobre.

rageait pas très-vivement au travail, car je la voyais trop rarement à mon gré, et elle m'infligeait la douce pénitence de penser à elle lorsqu'elle n'était plus avec moi; ce genre d'occupation lui plaisait mieux que tout autre. Je n'étais donc, à proprement parler, clerc de procureur que pour la forme; et, satisfait d'une rente médiocre que mon père me faisait, je taillais plus de plumes pour tracer des billets doux que pour éclaircir des dossiers.

Six années s'écoulèrent ainsi; l'aurore commençait à secouer ses ailes, et l'horizon politique en France commençait aussi à se charger de gros nuages, quand un jour Médor, envoyé par moi à Rosalie, arriva plus tôt qu'à l'ordinaire. Surpris, je poussai le ressort de son collier, et j'y trouvai ce papier qui enveloppait 60,000 fr. en billets de banque, et un bracelet de cheveux.

« Obligée de fuir, mon cher Durand, avec ma famille, je
 » vous fais mes adieux! aurais-je la force de vous les faire de
 » vive voix! Pardonnez à la longue illusion que je vous ai
 » faite. Rosalie Leblanc, que vous avez aimée avec tant
 » d'ardeur, qui vous a conservé et qui vous conserve un
 » cœur tendre et dévoué, n'est autre que la comtesse de S....
 » Pardonnez-moi mon *incognito*; pardonnez-moi les moyens
 » romanesques que j'ai employés pour me faire chérir de
 » vous. J'étais riche, jeune, brillante, et je voulais être
 » aimée pour moi-même. J'ai réussi. Acceptez ce don que je
 » vous fais de quelques milliers de francs qui pourront servir
 » à votre établissement. Conservez bien Médor; comblez de
 » caresses ce dévoué serviteur qui fut le premier instrument
 » de mon amour et de mon bonheur, et pensez quelquefois
 » à celle qui ne cessera jamais d'être votre amie.

» La comtesse de S.... »

J'ai rempli religieusement le vœu de mon amie; j'ai acheté une charge de procureur qui me fit avouer dix ans après, et je m'en suis trouvé bien. Médor a partagé ma fortune, ma table et mon étude; enfin, grâce à Médor, j'ai trouvé un matin la fortune assise à ma porte, elle à qui je n'avais pas même pensé, quand, sous la mansarde de mon vieux procureur, je bâtissais des projets pour l'avenir. Il est donc vrai, le bien ne vient pas toujours en dormant; c'est aussi en aimant.

VARIÉTÉS.

GEORAMA.

Il est peu de spectacles qui joignent l'utile à l'agréable à un plus haut degré que le Géorama. Les jeunes gens, les enfans pour ainsi dire, peuvent y puiser une instruction solide, et les hommes les plus éclairés y trouvent aussi de quoi satisfaire leur curiosité et récréer leurs yeux.

Les Dioramas présentent des tableaux séparés; les Panoramas offrent l'aspect d'une ville; le Géorama, plus complet, comprend la peinture de tout le globe terrestre. C'est une vaste et immense mappe-monde, que l'on parcourt dans l'intérieur et dont on peut examiner toutes les parties à l'aide de trois étages de galeries qui permettent d'approcher de tous les points, sans nuire au coup-d'œil de l'ensemble.

Toutes les chaînes de montagnes sont tracées avec une fidélité remarquable: on aperçoit leur suite, leur correspondance, et c'est vraiment dans ce riche et vivant tableau que la terre présente l'image d'un squelette. Les volcans sont indiqués par un point de feu; les déserts se déploient dans leur effrayante immensité; les fleuves, les rivières parcourent de leurs lignes sinueuses les diverses provinces où elles portent la fertilité et quelquefois le ravage.

Le Géorama a l'avantage, et cet avantage est commun à tous les âges, de donner une idée exacte, et souvent inattendue, des proportions respectives des divers états; la grandeur des provinces russes étonne particulièrement tous les spectateurs, et les esprits chagrins qui craignent une nouvelle invasion des barbares, y rencontreront d'imminens sujets de frayeur.

En visitant ce spectacle, nous avons hésité un instant à entretenir nos lecteurs, car nous ne pensons pas qu'il y ait rien de plus contraire aux futilités qui font l'objet de nos recherches habituelles. Une mère, en sortant du Géorama, doit s'occuper du soin d'y mener ses enfans plutôt que du choix de la mode nouvelle; mais nous aussi, nous voulons joindre l'utile à l'agréable. Nous croyons d'ailleurs que les pensées sérieuses que peut inspirer la vue du Géorama sont bonnes et salutaires; ah! qu'elles plairont surtout à ces maris trop nombreux qui voient avec peine que leur femme préfèrent un article de mode à un chapitre de Sénèque, et un joli chapeau à toutes les spéculations de la philosophie.

THEATRE.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. *Don Sanche*, ou *le Château d'Amour*, opéra en un acte, paroles de MM. Théaulon et De Rancé, musique du jeune Listz. — Ce qui peut arriver de plus heureux à un ouvrage qui n'a eu qu'un faible succès et qui ne peut en espérer d'autre, c'est que les auteurs le retirent du répertoire après la première représentation : en s'exécutant ainsi eux-mêmes, ils désarment le critique ; on ne peut attaquer en effet celui qui s'avoue vaincu. Nos lectrices devinent maintenant quel motif nous avait fait garder le silence sur la première représentation de *Don Sanche* : nous présumions..... mais cet opéra a reparu sur l'affiche ; nous reprenons alors nos droits, et, avocats du public et jaloux de la gloire d'un théâtre qui passait jadis pour le premier de l'Europe ou plutôt du monde, nous allons examiner si cet ouvrage était bien digne de l'Académie Royale de musique.

Tout le monde connaît une petite nouvelle de Florian, intitulée *Don Sanche* ; c'est elle qui a fourni aux auteurs leur sujet, et voici comment ils l'ont mis en scène. Au fond d'un bois est un antique château : c'est le château d'Amour, habité par l'enchanteur Alidor, et dans lequel on n'a d'accès que lorsque l'on aime et qu'on est sincèrement payé de retour ; on ne dit pas qu'il soit beaucoup fréquenté. *Don Sanche* voudrait bien y être admis ; mais *Elzire*, jeune et belle princesse, dame de ses pensées, ne lui rend pas amour pour amour. *Elzire* va venir : l'enchanteur, qui prend pitié du tourment de *Don Sanche*, voulant forcer la princesse à entrer dans son château, et par conséquent à choisir un chevalier pour y être admise, suscite alors un orage, et la pluie tombe par torrens ; mais cet orage ne fait que de l'eau claire : *Elzire* qui voyage dans ses plus beaux atours, préfère cependant rester à l'injure du tems, plutôt que d'avouer *Don Sanche* pour son amant, et s'asseyant sur un banc de gazon, elle va y passer la nuit à la belle étoile. L'enchanteur, qui, pour la punir, ne veut pourtant pas qu'elle s'enrhume, ce qui certes serait dommage à cause de sa voix, car c'est M^{lle} Grasarri qui représente ce personnage : l'enchanteur, disons-nous, fait élever au-dessus de la tête de la princesse et des femmes de sa suite, une espèce de tente que soutiennent des Amours d'un incarnat assez rubicon, et qui ont bien l'air d'Amours transis. Ici, il y a un songe, dit-on ; mais ce qui est à coup sûr une réalité, c'est que Paul et M^{me} Montessu, sa sœur, si légère et si gracieuse, dansent un pas dans lequel ils entraînent tous les suffrages des spectateurs : on voit donc que

le talent n'a pas besoin des chevaliers du lustre. Enfin, Alidor se présente sous les yeux du farouche Romuald, chevalier qui prétend à la main d'Elzire : Don Sanche le défie, et les deux champions vont se battre. La belle dédaigneuse ne tient pas à ce trait de dévouement, et son cœur appelle Don Sanche; mais les nombreux témoins du combat reviennent :

« L'œil morne, maintenant, et la tête baissée »,

et en s'écriant avec douleur : Il est tombé le noble preux. Elzire demande au page du château d'Amour la faveur de prodiguer ses soins à celui qui lui a prodigué sa vie, car elle l'aime : Don Sanche (Nourrit fils) paraît alors aussi *bien portant* qu'auparavant, et accompagné d'Alidor, le faux Romuald; les deux amans alors sont reçus dans le château d'Amour.

Cette analyse, que nous avons abrégée autant que possible, ne nous permet pas d'entrer maintenant dans l'examen de l'ouvrage : nous y reviendrons dans le numéro prochain.

ANNONCE.

EXPOSITION AU LOUVRE. 1823.

Par Brevet d'Invention : *Tours cylindriques de cheveux avec frisure perpétuelle, dédiés aux Dames.*

Louis WOLF, coiffeur breveté du Roi, a l'honneur d'offrir aux Dames, des Tours de cheveux dont la perfection ne laisse rien à désirer pour le genre, la beauté et la solidité; ils ont la propriété d'orner leurs têtes avec faculté d'ajuster et de ranger les boucles selon le goût et la fantaisie de chaque dame, sans exiger aucun soin de la part du coiffeur, pendant tout le tems de leur durée. Les boucles n'ont besoin ni d'être mises sous papillotes, ni d'être passées au fer chaud; il est également démontré qu'elles résistent à l'action de l'air et de l'eau.

L'inventeur prie de ne pas confondre ces tours avec ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, soit en soie, soit en cheveux, avec lesquels ils ne peuvent réellement entrer en comparaison.

Pour éviter toute fraude et contrefaçon, il prévient également que l'empreinte de son cachet se trouvera dans le rouleau de chaque tour.

Ces tours se vendent chez l'inventeur, Louis WOLF, coiffeur, demeurant à Strasbourg, Grande Rue, N° 13, et à Paris, chez le sieur DALBERGUE, *gantier, au Palais-Royal, galerie de pierre, côté de la rue des Bons-Enfans, N° 149*, où il a établi son dépôt.

A ce Numéro est jointe la Planche 339.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.